f i c h e d é c o u v e r t e

Belfort 1940-45

Musée(s) de BELFORT

Belfort brisé,
Belfort martyrisé,
puis Belfort libéré.







Belfort pris et occupé



Pancarte en bois peint, de l'Orstkommandantur de Belfort, coll. Musée(s) de Belfort

Bandeau en papier imprimé avec la mention «entreprise juive », collée sur les vitrines des commerces de Belfort, coll. Archives municipales

Sur la lancée de leur percée des Ardennes, les troupes allemandes effectuent en Franche-Comté, entre le 15 et le 17 juin 1940, une avancée foudroyante. Alerté de la menace d'une invasion imminente, le général Girol, responsable de la défense de Belfort, fait saboter de manière surprenante les forts extérieurs du site défensif. La défense de la ville est totalement désorganisée. L'invasion allemande s'opère par le sud, depuis Châtenois et Danjoutin. Les troupes de la 1ère **Panzerdivision** avec une vingtaine de chars et une importante artillerie motorisée s'emparent sans grande résistance de la cité du Lion. Après la reddition de la citadelle, le 18 juin 1940, en fin d'après-midi, le drapeau à la croix gammée flotte sur la caserne. C'est une prise de choix, hautement symbolique pour les Allemands. Les combats ont fait une cinquantaine de morts côté français essentiellement dans le vieux fort de la Justice.



Photographie anonyme, La place Corbis sous l'occupation, coll. Archives départementales du Territoire de Belfort

En vertu des conventions d'armistice du 22 juin 1940, le Territoire de Belfort appartient à la zone réservée. La présence des autorités allemandes y est plus contraignante que dans d'autres territoires occupés, même si le département échappe à l'annexion qu'ont connue ses voisins alsaciens.

La puissance occupante s'arroge tous les droits. Le Feldkommandant, installé à la kommandantur dans l'Hôtel du gouverneur, donne des ordres au préfet, duquel il exige des rapports mensuels et une obéissance totale. Il punit les oppositions par l'intermédiaire d'un tribunal militaire siégeant à Besançon. Les forces de police et de gendarmerie françaises du département sont à son service et lui doivent obéissance. L'occupant établit un service de propagande rue Metz-Juteau. Les casernes Friedrichs et Hatry deviennent des prisons. Le SD, le service de sécurité, installé rue Marceau, surveille tous les opposants potentiels et traque, à partir de 1941, les résistants et les Juifs.

La population belfortaine renâcle aux nombreuses demandes allemandes : immeubles, produits agricoles et industriels. Le Maire, **Hubert Metzger**, et le préfet de Belfort multiplient les affiches d'avertissements. La réquisition de main d'œuvre pour l'Allemagne et particulièrement l'instauration du Service du travail obligatoire (STO) en février 1943, pousse davantage la population dans le refus. De jeunes Belfortains, nés entre 1920 et 1922, deviennent réfractaires, clandestins, se cachent ou peuplent progressivement les maquis. À l'inverse, 4 à 5 000 ouvriers belfortains partent volontairement ou non travailler en Allemagne. Une grande rafle de main d'œuvre a lieu le 14 septembre 1944, elle affecte presque un millier d'hommes.

Belfort subit également les réformes liberticides et le programme antirépublicain du régime de Vichy. Les journaux locaux et parisiens, totalement contrôlés par les autorités allemandes sont boudés par la population qui écoute avidement **René Payot** à Radio Genève à partir de 1943 et la BBC anglaise.

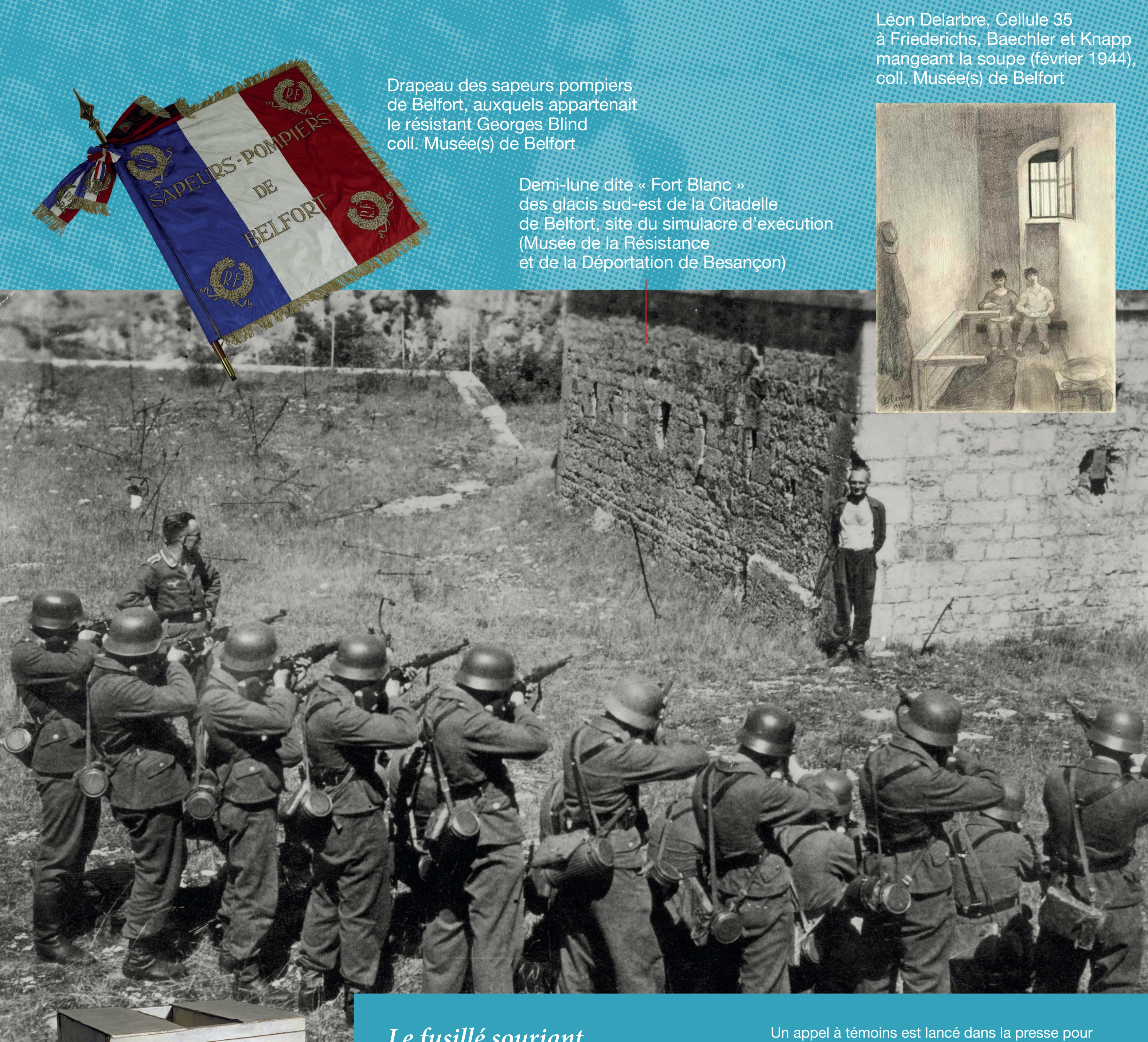
Le gouvernement de Vichy fait montre d'un antisémitisme d'état en dehors de toute pression allemande. Les mesures discriminatoires se succèdent et excluent peu à peu les Juifs : statuts des juifs, aryanisation des biens après recensement, confiscation puis mise en vente de leurs usines, magasins et immeubles, obligation du port de l'étoile jaune. Les arrestations systématiques débutent en 1942 et se poursuivent jusqu'en février 1944. Les premières rafles concernent les Juifs étrangers. À partir de 1944, les Juifs français sont à leur tour capturés, ainsi les 22 et 23 février, une cinquantaine d'habitants du Territoire de Belfort sont amenés à Drancy avant d'être déportés. De nombreux Juifs étrangers, surtout de Belgique et de Hollande, tentent de passer en Suisse depuis le nord de la Franche-Comté, mais les contrôles vers Delle sont renforcés et au total 230 d'entre eux sont arrêtés et envoyés presque tous à Auschwitz.

Département majoritairement industriel, le Territoire de Belfort ne se suffit pas à lui-même sur le plan alimentaire. La pénurie est générale et pas seulement pour la nourriture. Gaz, charbon, tissu manquent. Par le système D et le marché noir, les gens tentent d'obtenir les ressources vitales. Mais la production doit satisfaire avant tout les commandes allemandes. Les productions sont soumises à prélèvement via l'administration vichyste du ravitaillement installée dans la ville. La pénurie et le rationnement avec cartes et tickets vont durer même après la fin du conflit. La diminution des quantités attribuées est très nette entre 1940 et 1944.



Tickets de rationnement, valables jusqu'en 1949 coll. privée

En plus de ces difficultés de la vie quotidienne, de sérieux dangers menacent les Belfortains : dénonciations, arrestations et bombardements alliés. Ceux-ci visent surtout les axes ferroviaires. La ville est touchée quatre fois en 1944. Le bombardement du 11 mai 1944, frappe durement le quartier de la Pépinière, proche de la gare ; 24 civils sont tués et des centaines de familles doivent être relogées. La bonne organisation de la Défense Passive permet de limiter les malheurs et la création du Secours national d'aider les familles victimes. Cet organisme s'occupe également des prisonniers de guerre.
Entre septembre et novembre 1944, à l'approche de la Libération et par crainte des combats à venir, la Croix Rouge met à l'abri, en Suisse, environ 30 000 enfants. La plupart d'entre eux ont entre 5 et 12 ans et sont originaires de Belfort, de Montbéliard et de la Haute-Saône toute proche.
La Révolution Nationale et ses projets d'une France nouvelle a eu peu de succès dans le Territoire. La population semble hostile à la collaboration d'état, même si une section locale de **la Milice** est fondée en mars 1944.
Au mois d'août 1944, Belfort puis Morvillars deviennent les capitales éphémères de ce qui reste du gouvernement de Vichy, contraint par le Reich de rejoindre l'Allemagne. Le maréchal Pétain loge quelques jours au château Viellard à Morvillars réquisitionné à cet effet avant de repartir pour ce voyage forcé vers l'Allemagne.



Drapeau des sapeurs pompiers de Belfort, auxquels appartenait le résistant Georges Blind coll. Musée(s) de Belfort

Demi-lune dite « Fort Blanc » des glacis sud-est de la Citadelle de Belfort, site du simulacre d'exécution (Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon)

Léon Delarbre, Cellule 35 à Friederichs, Baechler et Knapp mangeant la soupe (février 1944), coll. Musée(s) de Belfort

Maquette de cellules de détention de la caserne Friederichs, (Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon)

Le fusillé souriant

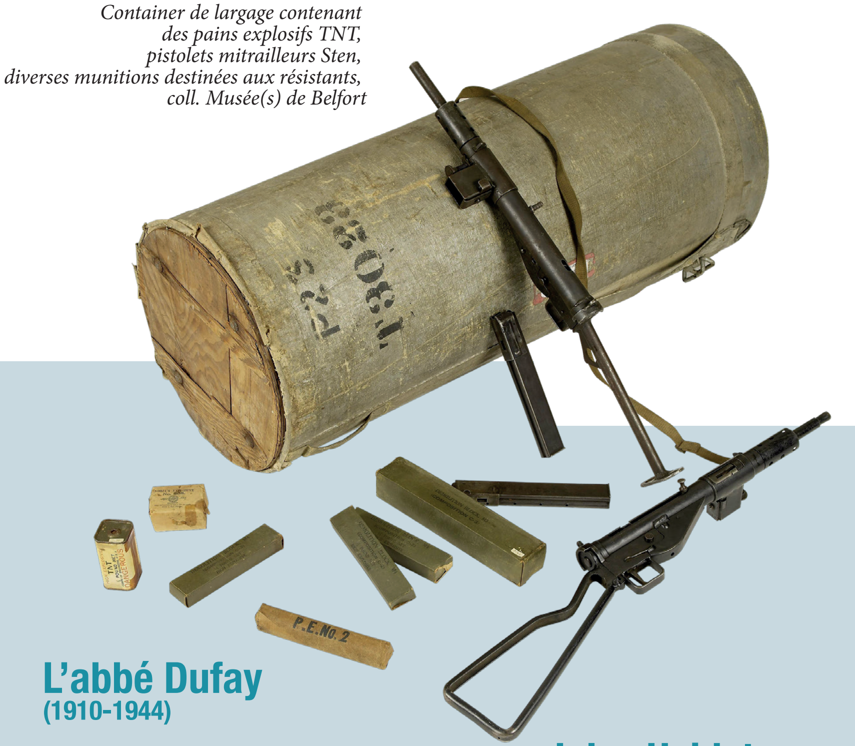
Cette photographie anonyme est l'une des plus célèbres de la période de la Seconde guerre mondiale. Publiée dans **La jeune Alsace**, en mai 1945, avec en exergue le poème d'Aragon « Ballade de celui qui chante sous les supplices » elle devient un symbole de la Résistance. L'originalité et la force de la photo sont dans le sourire que la victime arbore face au peloton d'exécution et face à la mort imminente. Ce cliché, mondialement connu, illustre alors nombre de manuels scolaires, des magazines, des livres d'histoire et a même été édité en carte postale en 1948. Gérée par l'agence Roger-Viollet, la photographie connaît une vaste diffusion sans que jamais, quarante années durant, son origine, sa localisation et l'identité de la victime nous soient connues.

En juillet 1984, Christophe Grudler, journaliste au Pays de Franche-Comté à Belfort, s'attache à résoudre les énigmes de cette photographie. Le témoignage de James Wood, photographe américain qui a passé ses années d'enfance à jouer dans les fortifications de la citadelle de Belfort, permet d'identifier le lieu où se déroule l'exécution : le Fort Blanc situé dans l'enceinte extérieure.

Un appel à témoins est lancé dans la presse pour identifier le fusillé. Jean Blind se manifeste persuadé de reconnaître son père, Georges Blind, forgeron à l'Alsthom, puis après 1935, sapeurs-pompiers à Belfort.

Début 1941, il suit son chef de section pour intégrer le mouvement de résistance Corps franc Ferrand. Dans la soirée du 14 octobre 1944, Georges Blind est arrêté à son domicile par la Feldgendarmerie. Conduit à la caserne Friedrichs, il y passe plusieurs jours avant d'être amené à l'aube par une petite colonne de soldats à travers la ville au pied de la citadelle. À André Hatier, compagnon de déportation, il raconte l'aventure, de ce simulacre d'exécution. Il pense que cette mise en scène était destinée à le faire parler. Le 24 octobre vers 17 heures, Georges Blind quitte Belfort avec d'autres prisonniers pour les camps de Schirmeck (Alsace) puis Auschwitz. Il n'en reviendra pas.
Le soldat allemand qui a pris le cliché dépose ses pellicules chez un photographe amateur de Belfort, qui arrondit ainsi ses revenus. En développant la photographie d'exécution, Aloyse Ball, ému, effectue des tirages supplémentaires. Il les montre à son fils résistant, qui en remet un exemplaire au Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, confirmant ainsi l'origine belfortaine de la prise de vue.

Au nom de la liberté



Container de largage contenant des pains explosifs TNT, pistolets mitrailleurs Sten, diverses munitions destinées aux résistants, coll. Musée(s) de Belfort

Brassard FTPF des FFI du Territoire de Belfort, coll. Musée(s) de Belfort

L'abbé Dufay
(1910-1944)

En août 1942, il devient aumônier du lycée de garçons de Belfort et aumônier des scouts de France et plus particulièrement des routiers du **clan Guy de Larigaudie**, des jeunes de 17 à 20 ans. Il entre dans la Résistance, adhère à l'Armée Secrète et le 18 faubourg de Montbéliard devient un centre de renseignements. Pierre Dufay, en août 1943, sous le nom de Raten, s'impose comme chef du groupement départemental des **FFI**. Réfugié à Frahier, à partir de juillet 1944 il mobilise son unité le 5 septembre 1944 et avec le grade de commandant, gagne le massif de la Planche des Belles Filles (Haute-Saône). Il le tient pendant plus d'un mois avec 400 hommes, avant de donner l'ordre de dispersion le 10 octobre. Il s'engage, ensuite, dans la 1ère Armée française et intègre le commando Belfort de la brigade Alsace-Lorraine d'André Malraux, laquelle participe à la campagne d'Alsace. Ce prêtre dynamique, entraîneur d'hommes trouve la mort en service commandé près de Strasbourg, dans un accident de la route au retour d'une mission le 31 décembre 1944.

Les trois Dugois

Le père, **Henri A** (1896-1944), est contrôleur des contributions, et ses deux fils Henri (1921-1944) et Claude (1923-44), sont étudiants. En 1942, le père, entre dans le groupe de résistance Lorraine. Chef des opérations aériennes pour la région de Belfort, il réceptionne le premier parachutage le 17 août 1943 à Foussemagne. Arrêté par la Gestapo le 27 octobre1943, il est transféré à la prison de la Butte à Besançon. Il est relâché au bout de deux mois. À la Libération il doit prendre à Belfort la présidence du Comité départemental de Libération (CDL). Il se cache dans les Vosges saônoises et gagne le maquis le 6 septembre 1944. Avec ses fils, il fait partie de la 2e compagnie des **FFI**. Après l'ordre de dispersion du commandant Dufay, il tente avec son groupe de gagner les lignes de la 1ère Armée française. Capturés le 30 septembre 1944, les maquisards sont emprisonnés à la caserne Friedrichs à Belfort et fusillés à Banvillars le 10 octobre 1944 à l'issue d'un simulacre de procès.

Jules Heidet
(1894-1944)

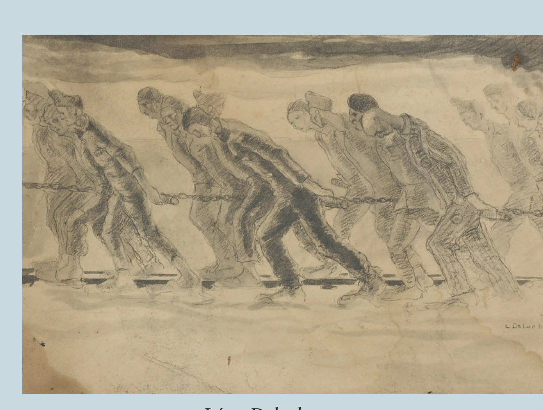
Instituteur, blessé et pensionné de la Première Guerre mondiale, il devient directeur de l'école primaire de la Vieille ville de Belfort. Cet homme de conviction, réformé, n'est n'est pas mobilisé au début de la Seconde Guerre mondiale mais s'engage très tôt dans la Résistance. Il devient, en octobre 1942, secrétaire du **Front national** pour le Territoire de Belfort. Dénoncé et arrêté par la Gestapo le 29 octobre1943, il est interné à la caserne Friedrichs à Belfort puis transféré le 6 décembre à la prison de la Butte à Besançon. Jules Heidet est incarcéré à Fresnes, transite par Compiègne pour une détention au camp du Struthof (Alsace) puis à Kochem, un camp annexe, où il décèdera.

Pierre Dreyfus-Schmidt
(1902-1964)

Cet avocat belfortain, engagé dans le parti radical-socialiste, joue un rôle politique de premier plan à Belfort durant les années Trente. Devenu maire de la ville en 1935, il s'engage pourtant dès la déclaration de guerre en septembre 1939. Il est fait prisonnier sur la ligne Maginot. Transféré à Belfort au quartier Bougenel puis à l'hôpital civil, il s'échappe, passe en Suisse puis en zone sud où il s'engage dans la Résistance. En novembre 1942, il transite par l'Espagne pour rejoindre la France Libre mais il y est emprisonné six mois. Il s'évade, gagne l'Afrique du Nord, retrouve l'armée, participe à la campagne d'Italie, et débarque en Provence avec la 1ère Armée Française en septembre 1944. Pierre Dreyfus-Schmidt participe à la libération de Belfort. Le Comité départemental de Libération (CDL) le rétablit dans sa fonction en le nommant maire provisoire de Belfort, en novembre 1944, en attendant les élections d'août 1945 à la suite desquelles il est réélu. Pierre Dreyfus-Schmidt sera également plusieurs fois député.

Léon Delarbre
(1889-1974)

Ce fils d'horloger-bijoutier de Belfort apprend à son tour le métier, mais ses goûts l'amènent à suivre à Paris une formation artistique. En 1935, il fonde l'École des beaux-arts de Belfort, installée rue de Mulhouse, puis rue Roussel au 3e étage du musée où il enseignera jusqu'à sa mort. La municipalité le choisit comme conservateur du musée en 1929.
Trop âgé pour être mobilisé, il intègre, dès 1941, la Résistance, dans le mouvement Libération nord. Le 3 janvier 1944, avec douze autres camarades, Léon Delarbre est arrêté par la Gestapo, emprisonné à la caserne Friederichs, puis transféré deux mois plus tard au camp de Compiègne d'où il sera déporté pour Auschwitz, le 27 avril 1944. Il est envoyé successivement aux camps de Buchenwald, Dora et Bergen-Belsen d'où il est libéré par les Britanniques le 15 avril 1945.



Léon Delarbre, La chaine, coll. Musée(s) de Belfort

Léon Delarbre comprend tout de suite que son talent d'artiste lui impose le devoir de rapporter un témoignage précis et objectif de cette vie monstrueuse et incroyable. Avec l'aide d'amis, il se procure, au prix de mille difficultés, papier et crayons, et dessine les scènes de la vie misérable des déportés. Au prix de risques considérables, par des prodiges d'astuces et d'ingéniosité il rapporte des documents incomparables de vie et de vérité. À son retour à Paris, ses dessins sont acquis par le Musée d'art moderne, édités dès 1945 et ensuite exposés plus tard au musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.

Vers la libération

Insigne du 4e régiment de tirailleurs marocains, une des unités de libération de Belfort, coll. Musée(s) de Belfort

Insigne en tissu des troupes de la 1ère Armée française, coll. Musée(s) de Belfort

Dès 1941, un petit nombre de Français s'engage individuellement dans une certaine forme de résistance. Ils n'ont, jusqu'en 1942, aucune liaison sérieuse avec l'extérieur du département. Certains participent à des filières d'évasion pour les prisonniers en fuite, les persécutés et les Alsaciens qui refusent l'assimilation au Reich. La région de Delle, frontalière de la Suisse, attire nombre de ces fugitifs. Les passages seront particulièrement nombreux durant l'été et l'automne 1944. C'est dans le secteur de Delle que le groupe de passeurs de Grandvillars fait entrer en France, en mars 1944, Guillain de Bénouville, un des dirigeants du mouvement Combat et exfiltre l'agent du SOE Harry Ree, grièvement blessé début décembre 1943.

Des réseaux de résistants avec des agents spécialisés et actifs apparaissent. Le **BCRA**, les services français de Londres, mais également le **SOE** britannique avec le réseau « César Buckmaster » placent des hommes dans le nord de la Franche-Comté.

Les résistants, surtout, à partir de 1943, pratiquent des sabotages. À l'usine Alsthom, par exemple, le 1er octobre 1943, une explosion détruit des pompes à eau sous pression actionnant les presses servant à l'emboutissage d'obus pour l'Allemagne.

Les premiers mouvements de résistance se forment vraiment en 1942. Ainsi *Libération*, peu après, intègre l'Armée Secrète mais il est en grande partie décapité par les nombreuses arrestations d'octobre à décembre 1943. Il en est de même pour le le corps-franc Ferrand, né en 1941, dont le fondateur, le capitaine Ferrand, est arrêté en juillet 1943.

Fondé à Belfort au début 1943 sous l'impulsion de René Fallas-Magnin, le mouvement Lorraine est mieux connu. Roger Glasson et **Henri Dugois** en sont, au départ, les responsables dans le département. Le mouvement reçoit plusieurs parachutages successifs du **BCRA**, à Foussemagne, Plancher-les-Mines (Haute-Saône), Auxelles-Haut et Fontenelle. C'est à ce mouvement qu'adhère **Raymond Aubert**. La résistance communiste, de son côté, anime le mouvement **Front national**.

Le thème le plus fréquemment abordé dans les tracts et journaux clandestins en 1942-43 c'est le refus du travail en Allemagne. Les habitants trouvent dans ces publications vérité, réconfort et espérance.

Au printemps 1944, les **FFI** du Territoire de Belfort unissent et regroupent ces résistants engagés dans une unité militaire comptant à peu près 700 hommes organisés en six compagnies sous les ordres de **Pierre Dufay**. La 1ère se cache dans les bois d'Etobon, les 5e et 6e non loin de la frontière suisse et les autres monteront au maquis de la Haute-Planche.

Les derniers mois de l'occupation sont de plus en plus difficiles. Présence de la **Milice**, exécutions sommaires, tortures et rafles se succèdent.

À Étobon, village de Haute Saône au nord d'Héricourt, la Résistance et les maquis sont très actifs dans le harcèlement des convois ennemis. Le 27 septembre 1944, tous les hommes d'Étobon âgés de 16 à 60 ans sont convoqués à l'école par l'occupant renforcé des **Cosaques**. Trente-neuf « terroristes » sont reconnus par des prisonniers allemands évadés et exécutés à la mitraillette devant le mur du temple de Chenebier (Haute-Saône). Sur la commune de Banvillars sont également fusillés, le 10 octobre 1944, 27 résistants tirés de la prison Friedrichs à Belfort, parmi eux des membres des compagnies **FFI** arrêtés en tentant de rejoindre la 1ère Armée. À la Libération d'autres charniers sont découverts à Chaux, Offemont et au fort Hatry de Belfort.

Même si le rôle des « soldats de la nuit » est important, la libération de Belfort se réalise grâce à l'arrivée de la 1ère Armée Française du général de Lattre de Tassigny. .
Le 15 août 1944, débarquent en Provence les troupes françaises et alliées chargées de libérer le pays. Au fur et à mesure de leur progression vers le nord, des volontaires, issus des mouvements de résistance, se joignent aux militaires. Après une remontée rapide de la vallée du Rhône, la 1ère Armée Française libère la Franche-Comté mais ne peut forcer l'entrée de la Trouée de Belfort. La fatigue des hommes, les difficultés d'approvisionnement en carburant et nourriture, l'apparition du mauvais temps et le retour en force de la Wehrmacht exigent une pause de deux mois dans l'offensive à quelques dizaines de kilomètres de Belfort.

Le 13 novembre 1944, Churchill et de Gaulle se rencontrent à Maîche (Haut-Doubs). Dès le lendemain, de Lattre lance, malgré un temps exécrable, la grande offensive. La 1ère armée française avec ses deux corps d'armées perce la ligne de front. Héricourt et Montbéliard sont libérés le 17 novembre, Delle le lendemain.

Le général Carpentier (1895 - 1977) a pour mission de prendre la ville de Belfort à l'aide de la 2e Division d'Infanterie Marocaine. Le 19 novembre 1944, les tirailleurs marocains libèrent Buc et Châlonvillars. Ce sera la base de départ pour attaquer Belfort. La brigade et **bataillon de choc** placés sous les ordres du lieutenant-colonel Gambiez (1903 - 1989) et les différents commandos vont être engagés pour faire sauter le verrou de Belfort.

Le plan d'attaque doit tenir compte de la présence d'un redoutable fossé antichars large de 7 mètres installé à 100 mètres au-delà du canal de la Haute-Saône. Dans la nuit du 19 au 20 novembre, 1 200 hommes des commandos d'Afrique et de Provence, descendent de Châlonvillars, franchissent le canal sur une passerelle de fortune puis montent silencieusement en direction du fort du Salbert en s'infiltrant sur une dizaine de kilomètres à travers les lignes ennemies. L'ouvrage est vide, les Allemands effectuant la relève. Les commandos s'y installent en attendant l'ordre de descendre sur Belfort lorsque les blindés franchiront le canal.

Depuis le sommet du Salbert, à l'aube du 20 novembre, un commando d'une trentaine d'hommes guidés par Jean Delvigne descend en reconnaissance sur l'usine Alsthom et Cravanche où a lieu un premier accrochage avec une patrouille allemande. À 8 h, la section franchit le panneau Belfort, puis se replie sur Cravanche où elle tient un point d'appui et attend avec impatience les blindés qui n'ont pas encore réussi à percer les lignes allemandes. Finalement, les quatorze chars Sherman du 6e Régiment de Chasseurs d'Afrique contournent les fossés antichars situés à Châlonvillars et se lancent sur Cravanche.

À 16 h, la colonne débouche en trombe dans Belfort par la rue de Cravanche, appuyée par des éléments du 4e Régiment de Tirailleurs Marocains. Les chars progressent vers le centre-ville par l'avenue Jean Jaurès. Rapidement les résistances isolées sont réduites, mais le char de tête, le Bugeaud est touché à sa tourelle par une arme antichar. Ali Smaili, 22 ans, brûle vif dans son Sherman. Vers 17 h, les soldats parviennent à la mairie en franchissant les ponts Carnot et Clémenceau, sauvés de la destruction par Edmond Auguié, un résistant **FTP** qui a désamorcé les charges posées en dessous. En fin de journée, les Allemands tiennent encore la Citadelle et les forts de la Miotte et de la Justice. Partout à Belfort les libérateurs sont accueillis avec un enthousiasme extraordinaire.



Les généraux de Lattre de Tassigny, Devers, Béthouard et de Monsabert posent victorieux devant le Lion de Belfort, novembre 1944, coll. ECPAD

Des combats de rue de plus en plus violents ont lieu pendant quatre jours avant que la ville ne soit complètement libérée. Le lieutenant Martin est tué dans son char, le Cornouailles, au pied de la Miotte le 21 novembre. Le 3e Commando d'Afrique dont l'objectif est la prise du fort de Roppe, tombe, le 22 novembre, dans une embuscade dans le bois de l'Arsot, près d'Offemont. Avec une quarantaine de victimes, l'unité est quasiment anéantie. Enfin, dans la nuit du 24 au 25 novembre, les Allemands s'enfuient avant d'être encerclés. Le 25 novembre vers 10 heures du matin, une section du 8e Régiment de tirailleurs Marocains gravit les pentes de la citadelle, l'occupe et pour la première fois depuis quatre années le drapeau tricolore retrouve sa place au mât de la plate-forme de la caserne surplombant le Lion.

La libération de la trouée de Belfort n'a pas été facile, du 14 novembre à la fin du mois, on dénombre environ 1 300 combattants tués, 4 000 blessés, et plus de 1 500 soldats évacués pour gelures.

Belfort 1940-45

Glossaire des termes techniques

Aubert Raymond
(1908-1978)

Instituteur, mobilisé puis fait prisonnier dans l'Aisne, il est libéré en 1943 et rejoint la Résistance dans le groupe *Lorraine*. Traqué par la Gestapo, il se réfugie dans la clandestinité. En septembre 1944, il devient commandant de la 1ère compagnie du maquis du groupement de Belfort basée près d'Étobon (Haute-Saône). Capitaine des FFI, Raymond Aubert participe à la libération de la région de Belfort.

Bataillon de choc

Unité d'élite de l'armée française formée en mai 1943 à Staouëli en Algérie. Atypique, elle ne regroupe que des hommes à la détermination exceptionnelle avec une devise "*En pointe, toujours*". Leur chef et inspirateur est le lieutenant-colonel Gambiez. Dans son esprit, les « Chocs », entraînés aux méthodes commandos, doivent être parachutés ou infiltrés dans le dispositif ennemi, capables de durer en climat d'insécurité, de détruire, paralyser et harceler l'adversaire.

BCRA

Bureau central de renseignement et d'action de la France Libre créé à Londres en juillet 1940 par le général de Gaulle et confié à Dewavrin alias colonel Passy (1911 – 1998). Il a, à l'origine, des fonctions purement militaires, celles notamment d'implanter de nombreux réseaux en France.

Cosaques

Surnom donné par les résistants à ces soldats originaires d'Ukraine qui se sont engagés dans la Wehrmacht soit par idéologie pour lutter contre le bolchevisme soit par opportunisme pour échapper à leur statut de prisonniers de l'Armée rouge. Ils font souvent fait preuve d'une grande férocité et la population française occupée redoute leurs atrocités.

Le clan Guy de Larigaudie

Seule unité des Scouts de France décorée à titre collectif de la médaille de la Résistance. Le clan de Belfort fut très actif : renseignement, liaison, distribution de tracts et de journaux clandestins dont *Témoignage chrétien*. Après le débarquement un grand nombre de scouts-routiers rejoignent les maquis et participent aux très violents combats autour de Belfort pendant cinq semaines en novembre 1944. 11 des 24 scouts du clan tombent au combat ou en déportation.

FFI
Forces Françaises de l'Intérieur

Nom des combattants de la Résistance intérieure en 1944.

Front national

Le Front national de lutte pour la libération et l'indépendance de la France, est une organisation politique de la Résistance intérieure française créée par le Parti communiste français vers mai 1941. Les Francs-tireurs et partisans français (FTPF) en constituent la branche armée.

Maquis

Un groupe de résistants installé dans une zone retirée (montagnes, forêts) et qui mène des actions de guérilla contre l'armée allemande d'occupation et la Milice.

Metzger Hubert
(1884-1958)

Après la mobilisation en 1939 du maire Pierre Dreyfus-Schmidt, il a la lourde tâche de gérer les affaires municipales durant toute la période de l'occupation. En 1941, le gouvernement de Vichy le confirme dans ses fonctions. À son poste de maire, Hubert Metzger va agir dans l'intérêt des Belfortains avec courage et fermeté sans compromission avec l'occupant.

Milice

Organisation policière fondée en janvier 1943 par Pierre Laval (1883 – 1945) et Joseph Darnand (1897 – 1945), elle pourchasse les résistants, les Juifs et les opposants, en collaboration avec le régime de Vichy et les troupes allemandes.

Panzer division

Unité de chars de l'arme blindée allemande.

Payot René
(1894-1970)

Journaliste suisse de Radio-Genève, il commente sur les ondes, chaque vendredi dès octobre 1941, la situation internationale. Français et Belges se passionnent pour ses propos considérés comme lucides et soucieux de la vérité. En 1943, son audience est devenue considérable et le public puise dans ses chroniques l'espérance de la fin du cauchemar. Pour bien des Belfortains il est, surtout en 1944, « la voix de la liberté ».

SOE

Le Special Operations Executive (Direction des opérations spéciales) a été créé par les Britanniques en 1940 pour encourager la lutte armée dans les pays occupés par l'Allemagne nazie. En France, la section F, dirigée par le colonel Buckmaster (1902 – 1992) contrôle à la veille du débarquement une cinquantaine de réseaux de sabotages et gère la moitié des parachutages d'armes en France. Dans le nord de la Franche-Comté son représentant est Harry Ree (1914 -1991).

Illustration de couverture :
Arrivée des chars libérateurs avenue Jean-Jaurès (novembre 1944).

En bas :
Insigne des bataillons de choc. (coll. Musées de Belfort).





Musée d'Histoire
Musée des Beaux-arts
Musée d'Art moderne (Donation Maurice Jardot)
Lion de Bartholdi
Tour 46

administration :
Musée(s) de Belfort
BP 20223
90004 Belfort Cedex
Tél. 03 84 54 25 51
Fax 03 84 28 52 96
www.mairie-belfort.fr
musees@mairie-belfort.fr

conception rédaction :
service des publics
et service éducatif
des Musées de Belfort,
Jérôme Marche
et René Bernat.
relecture scientifique :
Marie-Antoinette Vacelet



www.up-solutions.fr • Montbéliard • 03 81 98 65 84   Illustrations Jérôme MARCHE - photos Musées de Belfort - Claude-Henri Bernardot